

## L'imaginaire historique des jeunes Québécois

Jocelyn Létourneau

Volume 41, Number 4, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304616ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304616ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this note

Létourneau, J. (1988). L'imaginaire historique des jeunes Québécois. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 553–574.  
<https://doi.org/10.7202/304616ar>

### Article abstract

Young Quebecers view their recent past in a manner that is particularly interesting to describe and analyse. Through a detailed study of the answer-sheets submitted by students participating in the Lionel-Groulx Contest in 1984-1985, we have attempted to ascertain the vision of the past of an age-group too young to have experienced the period that they have discussed: the Duplessis years and the Quiet Revolution.

## NOTE DE RECHERCHE

### L'IMAGINAIRE HISTORIQUE DES JEUNES QUÉBÉCOIS

JOCELYN LÉTOURNEAU

*Département d'histoire*

*CÉLAT*

*Université Laval*

#### RÉSUMÉ

Le récit que proposent les jeunes Québécois du passé récent de leur collectivité présente une *refiguration* de l'histoire particulièrement intéressante à décrire et analyser. C'est à partir de l'étude minutieuse d'un corpus de feuilles-réponses déposées par les étudiants au Concours Lionel-Groulx de 1984-1985 que nous tentons de cerner l'imaginaire historique d'une catégorie d'âge qui n'a pas vécu les épisodes dont elle traite: la période duplessiste et la Révolution tranquille.

#### ABSTRACT

*Young Quebecers view their recent past in a mannery that is particularly interesting to describe and analyse. Through a detailed study of the answer-sheets submitted by students participating in the Lionel-Groulx Contest in 1984-1985, we have attempted to ascertain the vision of the past of an age-group too young to have experienced the period that they have discussed: the Duplessis years and the Quiet Revolution.*

Cet article<sup>1</sup> s'intéresse aux représentations que se font les jeunes Québécois de l'époque duplessiste et de la Révolution tranquille. Implicitement, c'est la question de la mémoire du passé collectif et celle des rapports entre connaissance formelle et imaginaire historique, chez une catégorie d'âge, qui sont ici posées. Partie prenante d'une recherche visant à mieux comprendre les conditions de formation des perceptions du passé chez les jeunes Québécois, ce texte a pour but de cerner la configuration d'un récit de l'histoire proposé par les étudiants inscrits au Concours Lionel-Groulx de 1984-1985.

Étudier ce récit est une entreprise fascinante. D'abord parce qu'elle permet de pénétrer l'espace des représentations du passé (donc le contenu de la connaissance historique assimilée et restituée) d'une géné-

---

<sup>1</sup> Partie d'une communication présentée au Sixième colloque international d'histoire orale, Oxford University, septembre 1987. Je remercie mes collègues Jacques Mathieu et André Ségal, ainsi que les deux lecteurs anonymes de la *RHAF*, pour leurs commentaires.

ration intellectuelle qui n'a pas côtoyé les personnages qu'elle met en scène et qui n'a pas vécu les épisodes dont elle traite. Cette étude est également intéressante parce qu'elle permet de voir comment fusionnent et s'organisent sous un mode cohérent, dans l'esprit de jeunes gens âgés de moins de 18 ans, éléments d'*histoire réaliste* et de *fiction historicisée*. L'analyse du récit étudiant est enfin captivante parce qu'elle permet de constater dans quelle mesure la jeunesse québécoise, à tout le moins celle que l'on instruit à travers le cours d'histoire nationale, a assimilé la trame fondamentale d'un discours de l'histoire québécoise, celui qu'a proposé le mouvement social de la technocratie dans le sillage de sa formation et de son ascension.

Avant d'aller plus loin, il importe de préciser les conditions de réalisation de cette étude.

Invité à participer en tant que membre du comité national à l'évaluation des copies déposées par les étudiants dans le cadre du Concours Lionel-Groulx de 1984-1985, j'ai pu prendre connaissance, à la lecture des feuilles-réponses, de leur vision de cette tranche d'histoire qui s'étend de 1944 à 1966. Organisé autour du thème «Les ouvriers et le syndicalisme au Québec», le concours donnait facilement prétexte à une réflexion beaucoup plus large sur la période duplessiste et l'épisode de la Révolution tranquille<sup>2</sup>. Cette invitation à dépasser les paramètres restreints du thème du concours était d'ailleurs implicite à l'une des deux questions subjectives auxquelles les étudiants devaient répondre s'ils optaient pour l'épreuve conventionnelle: «En quoi l'attitude de Lesage [à l'égard du syndicalisme] était-elle plus positive que celle de Duplessis?»<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> On soit savoir que les objectifs généraux du Concours Lionel-Groulx sont d'abord d'ordre pédagogique: «susciter chez les élèves un intérêt accru pour l'histoire nationale; les mettre en situation de réflexion à caractère historique; leur faire connaître une période importante de l'histoire du Québec; développer chez eux le goût du travail et du loisir intellectuels et culturels.» Quant aux objectifs spécifiques du concours de 1984-1985, ils incitaient effectivement à une réflexion élargie sur l'histoire de la province. Ces objectifs étaient les suivants: «comprendre les liens entre les luttes syndicales et les conditions de vie et de travail des ouvriers; décrire le monde ouvrier et les conditions de vie et de travail en 1944; caractériser l'évolution des idées et de l'action du mouvement ouvrier à l'époque de Duplessis; montrer le renouvellement du syndicalisme et sa recherche d'une nouvelle identité lors de la Révolution tranquille.» Concours Lionel-Groulx 1984-1985 (Enseignement secondaire), *Cahier pédagogique* ([s.l.], Société des professeurs d'histoire du Québec/Fondation Lionel-Groulx, octobre 1984), 1.

<sup>3</sup> Il apparaît utile d'informer le lecteur de certaines données supplémentaires concernant le Concours Lionel-Groulx. En 1984-1985, celui-ci comportait trois options: une épreuve conventionnelle comprenant un test objectif de connaissances accompagné d'un examen subjectif ayant deux questions obligatoires; la réalisation d'un montage audio-visuel; la création d'une bande dessinée. Informés à l'avance du sujet du concours, les étudiants pouvaient s'y préparer de diverses façons: par le biais d'apprentissages spécifiques réalisés en classe avec le professeur; à travers des travaux notés; par la lecture d'ouvrages suggérés. Les conditions de préparation au concours variaient toutefois énormément suivant les étudiants. En fait, aucun objectif d'apprentissage formel, précis et uniforme n'a été poursuivi en rapport avec le concours. Tenu en classe, sans notes ou livres, et d'une durée de trois heures consécutives, l'épreuve conventionnelle fut de loin celle qui attira le plus d'élèves. Bien qu'il soit pratiquement impossible de connaître exactement le nombre de participants effectifs au concours, étant donné le caractère très décentralisé de son

C'est dans la mesure où les étudiants ont continuellement débordé les termes de cette question, en dissertant largement et souvent librement sur le duplessisme et le lesagisme, que l'on peut prétendre accéder à leurs représentations du passé et à leur imaginaire historique.

À ce chapitre, il est intéressant de voir comment, en élaborant leurs réponses, les étudiants ont autant capitalisé sur des bribes de savoir emprunté à la mémoire collective que sur des éléments d'information assimilés à partir des lectures suggérées<sup>4</sup>. En pratique, leurs réponses ont d'ailleurs pris la forme d'un récit construit, composé de faits de mémoire et de faits réels, et fondé sur une quasi-intrigue. C'est ainsi que la majorité d'entre eux ont repris le discours bien connu, procédant d'une vision mi-fictive et mi-réaliste des choses, assimilant Lesage, la Révolution tranquille et sa politique ouvrière aux idées de progrès, de modernisation, de rattrapage et d'âge d'or. Par opposition, ils ont apparemment Duplessis, son régime et sa politique ouvrière au «moyen âge» québécois, à l'époque de la «Grande Noirceur», à l'anti-ouvriérisme et à l'anti-communisme fanatiques, à l'autoritarisme et à l'autocratie. Faits à signaler, la plupart des éléments d'information et d'interpréta-

---

administration, on estime que 300 à 400 jeunes de toutes les régions du Québec ont passé l'épreuve conventionnelle en 1984-1985, certains de façon libre, d'autres à la suite d'une invitation pressante de leur professeur d'histoire nationale. Le comité national d'évaluation s'est penché sur 40 dossiers: 33 épreuves conventionnelles, 4 bandes dessinées et 3 montages audio-visuels. Cet article est basé sur l'analyse minutieuse des 33 réponses fournies par les gagnants régionaux à l'une des deux questions subjectives de l'épreuve conventionnelle.

<sup>4</sup> Savoir jusqu'à quel point les lectures, les enseignements et le travail préparatoire au concours ont effectivement influé sur les réponses des étudiants est une question à laquelle nous ne pouvons répondre dans les conditions actuelles de notre enquête. On peut penser que les étudiants ont été influencés par diverses sources d'information: les cours auxquels ils ont assisté; les lectures éparses qu'ils ont faites (de leurs manuels en particulier); les témoignages qu'ils ont recueillis, c'est-à-dire les mémoires individuelles auxquelles ils ont eu accès (celles de leurs parents notamment); les discours sociaux qui continuent de traverser la mémoire collective des Québécois concernant leur passé; certains supports médiatiques (émissions de télévision, films, etc.). Dans la mesure toutefois où l'on peut noter une similarité discursive étonnante dans les réponses des étudiants et ce, dans des circonstances d'hétérogénéité des enseignements (un professeur présente toujours sa matière de façon personnelle), on peut penser que le contenu de ces réponses tient autant à l'assimilation d'une mémoire sociale (d'ailleurs elle-même assimilée par les professeurs et diffusée par les manuels à travers certaines idées-forces) qu'à l'assimilation d'informations précises, véridiques et seulement empiriques exposées en classe. Le caractère assez flou des exemples factuels mentionnés pour appuyer une argumentation laisse croire par ailleurs que l'ensemble des ouvrages d'analyse et des études scientifiques éventuellement utilisés par les étudiants ont eu un impact mitigé dans la structuration de leur pensée. Ou, plus justement peut-être, ces ouvrages et études ont eu un impact dans la mesure où ils tendaient à renforcer une prédisposition déjà existante chez l'étudiant à l'assimilation d'un certain ordre de choses, d'une certaine durée, d'un certain enchaînement des faits, d'une certaine logique de l'histoire. Prédisposition elle-même créée hors du milieu scolaire. Si cette hypothèse est juste, nous rejoindrions l'argumentation développée par Reiner Riemenschneider dans son article: «La confrontation internationale des manuels. Contribution au problème des rapports entre manuels d'histoire et mémoire collective», dans Henri Moniot (textes réunis et présentés par), *Enseigner l'histoire: des manuels à la mémoire* (Berne, Peter Lang, 1983). Pour les besoins de cet article, nous englobons dans le terme mémoire collective tout le domaine de l'appropriation sociale du passé, de la rétrospection collective, de la gestion et de la régulation de ce passé. Proposée par Régine Robin, cette définition apparaît dans sa communication «Mémoire collective et roman familial: le roman mémoriel», présentée au Sixième colloque international d'histoire orale, Oxford University, septembre 1987.

tion à partir desquels les étudiants ont composé leurs réponses ont été resitués par rapport à une trame mythologique comportant trois moments forts: la conspiration d'un tyran, l'arrivée d'un sauveur et l'inauguration d'un âge d'or.

Il aurait été intéressant de s'interroger sur les conditions de formation de cette mémoire du passé et de cet imaginaire historique aux contours et au contenu si particuliers, mais ce n'est pas l'objet de nos propos<sup>5</sup>. Dans cet article, nous nous contenterons d'inventorier la mémoire historique des étudiants en reconstituant la perception qu'ils ont de la période 1944-1966. Cette perception s'organise sous la forme d'un récit dont il est possible de cerner la logique structurante, le réseau des interactions discursives et la trame mythologique. Trente-trois copies forment le corpus analysé. En raison des occurrences observées dans les réponses des étudiants, en raison aussi de la saturation des informations véhiculées dans leur récit, nous estimons que ce corpus est suffisant pour fonder une analyse crédible et représentative.

L'article comprend deux parties: une première où nous tâchons de mettre en évidence le poids de la question dans la structuration des réponses; une deuxième où nous procédons à l'étude de la configuration du récit historique des étudiants. La conclusion récapitule les principaux points d'analyse auxquels nous parvenons et pose les prémisses d'une hypothèse opératoire pour la poursuite des recherches.

### ***1 - LE POIDS DE LA QUESTION DANS LA STRUCTURATION DES RÉPONSES***

Il importe en effet de montrer comment la question posée aux étudiants a joué un rôle majeur dans l'articulation de leurs réponses. Cette question (son énoncé est très significatif à cet égard) procède d'ailleurs d'une vision très caractérisée de l'histoire récente du Québec. Précédée d'une citation tirée de l'ouvrage de Dale C. Thomson, *Jean Lesage et la Révolution tranquille* (Montréal, Éditions du Trécarré, 1984, 216), elle se lisait comme suit:

L'attitude de Lesage et de ses collègues à l'égard du syndicalisme était très positive: ils y voyaient une force constructive orientée vers la rénovation de la société québécoise. [...] Toutefois, [Lesage] refusa de considérer sérieusement une éventuelle syndicalisation des fonctionnaires et rappela le principe parlementaire britannique: «la reine ne négocie pas avec ses sujets.»

En quoi l'attitude de Lesage était-elle plus positive que celle de Duplessis?

<sup>5</sup> Voir J. Létourneau, «L'histoire du Québec et la mémoire collective de la technocratie», à paraître dans un ouvrage publié sous la direction de Henri Moniot (Liège, Deroyaux Ordina, 1988).

*Telle qu'énoncée, la question oriente en partie la réponse.* Sans être tendancieuse en elle-même, elle agit de la sorte pour l'étudiant. Elle sert de canevas à sa réflexion. Elle établit les limites de sa réponse. Elle marque la frontière entre ce qui est sécuritaire et sécurisant (ce que dit Thomson) et ce qui l'est moins (ce que l'étudiant peut lui-même penser de façon autonome). C'est ainsi que la très grande majorité des étudiants ont structuré leur réponse autour des mots clés suivants: attitude positive, force constructive, rénovation de la société québécoise. L'essentiel de leurs dires a consisté à nourrir ces canevas interprétatifs d'exemples qu'ils considéreraient convaincants, à commenter la citation de façon libre ou à redire en d'autres termes ce qu'elle contenait. Quelques étudiants seulement sont sortis du canevas interprétatif proposé par la question. Ceux-ci ont mentionné que Lesage était lui-même un «être incohérent» (copie 2)<sup>6</sup>, que son époque «ressemblait en quelques points à celle vécue auparavant» (copie 8) et qu'il n'avait pas le «leadership de son prédécesseur» (copie 14). Mais, même dans ces cas, l'appréhension conventionnelle du duplessisme et du lesagisme dominait largement dans la réponse.

*La question tend à confondre deux époques avec deux hommes.* Conséquence chez les étudiants: les deux époques sont d'abord perçues à travers la personnalité respective et singulière des deux hommes, et ensuite comme épisodes historiques offrant des contenus événementiels et factuels distincts. Duplessis est conservateur, ami des capitalistes, anti-syndicaliste et dictateur; il «règne» sur une société traditionnelle, endormie, immobile, refermée sur elle-même, sans manoeuvre, une société de «Grande Noirceur» littéralement offerte au capital étranger. Lesage est intelligent, humaniste, socialiste (parce qu'il nationalise certaines entreprises privées); il gouverne à une époque de progrès, une époque où fleurit la démocratie et où des possibles existent, une époque de modernisation et de rénovation: la Révolution tranquille.

*La question, parfaitement insérée dans le creux du discours scientifique touchant à l'époque de Duplessis et à celle de Lesage, est elle-même traversée d'idéogrammes suggestifs qui subliment la capacité réflexive du chercheur.* En voici des exemples.

Rénovation: ce mot, ici idéogramme, induit une idée très téléologique de progrès, d'avancée, de restauration (remise à neuf) de ce qui est vieilli, de ce qui est devenu dysfonctionnel, de ce qui est dépassé, anachronique.

<sup>6</sup> Pour respecter une déontologie élémentaire à l'endroit des étudiants, nous avons eu recours à un système de référence aux copies qui empêche de retracer l'auteur des passages cités dans cet article. Toutes les citations respectent scrupuleusement les textes originaux. Certains ajouts ou reformulations, mis en accolades, ont été insérés pour éclaircir les passages difficiles. Mais l'esprit du propos a été en tout point conservé. Je remercie la Fondation Lionel-Groulx et la Société des professeurs d'histoire du Québec pour avoir autorisé l'utilisation de ce riche matériel.

Lesage et ses collègues: cet idéogramme induit une idée de gouvernement collégial, pose Lesage comme pivot d'un ensemble de collaborateurs oeuvrant dans une direction commune, animés d'un même désir de décider collectivement. Il l'oppose en cela au gouvernement Duplessis, qui lui se résume essentiellement dans son Chef, dictateur intransigeant, incapable de voir d'autres sources de pouvoir se manifester à côté de celles de l'État, de l'Église et du Capital.

Attitude positive: cet idéogramme induit une vision favorable de Lesage et de son gouvernement et ce, par opposition à celle suggérée de Duplessis. La perception des deux époques subit dès lors un effet de polarisation. Dans les réponses des étudiants, cet effet se traduit par une mise en opposition systématique, continue et irréductible des deux époques et de leur principal personnage respectif. Lesage tend ainsi à être présenté comme l'idéal exactement contraire de Duplessis, et ce dernier reconstitué comme l'incarnation à peine caricaturale du Vilain. Dans ce tableau, Lesage apparaît comme un dieu, un sauveur et un libérateur, et Duplessis comme le diable, un tyran et un oppresseur.

Pourtant, les réponses des étudiants ne s'enferment pas dans la préconstruction logique implicitement posée par la question. Elles la débordent et la dépassent de plusieurs façons. Leur récit est complexe et riche. L'assimilation d'une mémoire et d'un discours social est plus ample. Voyons la chose de plus près.

## 2 - *RÉCIT ET PERCEPTION DE L'HISTOIRE PAR LES ÉTUDIANTS*<sup>7</sup>

Ne nous y trompons pas: l'image que nous avons des autres peuples, ou de nous-mêmes, est associée à l'Histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfant. Elle nous marque pour l'existence entière. Sur cette représentation, qui est aussi pour chacun une découverte du monde, du passé des sociétés, se greffent ensuite des opinions, des idées fugitives ou durables, comme un amour... alors que demeurent, indélébiles, les traces de nos premières curiosités, de nos premières émotions.<sup>8</sup>

Il faut dire tout d'abord qu'il n'était pas très difficile d'avoir une attitude plus positive que celle de Duplessis à l'égard du syndicalisme... Je trouve en effet que ce cher Duplessis avait une attitude particulièrement négative, mais je n'exprime ici que mon humble avis, fondé sur ce que j'ai eu comme écho de la vie de ce grand personnage politique. (Copie 18)

<sup>7</sup> L'analyse qui suit ne porte aucun jugement de valeur sur les réponses fournies par les étudiants ou sur l'enseignement qui leur est dispensé dans le cadre du cours d'histoire nationale.

<sup>8</sup> Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier* (Paris, Payot, 1981, 1986), 7.

Comment les étudiants voient-ils et perçoivent-ils la société québécoise sous Duplessis et sous Lesage?

### 2.1 - *Logique structurante et réseau des interactions discursives du récit*

Premièrement, les réponses des étudiants sont l'aboutissement d'un raisonnement déductif et logique beaucoup plus que le fruit d'une réflexion mettant à profit des éléments vérifiables d'histoire. En se livrant à une analyse minutieuse des réponses, on se rend compte d'ailleurs que celles-ci sont construites autour de ce que j'appelle des *réseaux interactifs de mots*. Cette notion désigne la mise en relation de mots relativement apparentés par leur symbolique idéelle. Prenons un exemple

Duplessis était traditionnaliste (sic) et nationaliste; donc complètement opposé au progrès. Lesage, lui, est le père de la Révolution tranquille, i.e. époque de changements profonds. Changements = progrès = positif. (Copie 11)

La conjonction «donc», l'abréviation «i.e.» et le signe «= $\Rightarrow$ » n'ont pas ici qu'une fonction de raccordement de segments de phrases. Ils expriment une structure de pensée logique qui s'articule autour d'un exercice déductif. Cet exercice s'apparente d'ailleurs à la démarche logique caractéristique des mathématiques: si  $x = y$  et que  $y = z$ , alors  $x = z$ <sup>9</sup>.

Un réseau interactif de mots ne s'organise pas anarchiquement. Il se structure autour d'un mot ou d'une expression clé. Dans le cas de la société québécoise sous Lesage, cette expression est sans aucun doute le slogan ayant servi au Parti Libéral du Québec pour mousser sa campagne électorale de 1960: «C'est le temps que ça change!» Cette expression donne la clé d'accès à une foule d'autres mots qui sont logiquement conséquents de la première proposition fondamentale, comme un corollaire dérive logiquement d'un théorème. Sur la base de cette expression clé, la réponse se développe en fonction d'associations d'idées. Elle possède sa propre logique constructive et n'a bientôt plus rien à voir avec la réalité de l'histoire, même si elle peut la recouper directement. Entraîné dans ce jeu d'associations d'idées, prisonnier de sa propre logique constructiviste, l'étudiant débouche facilement sur la caricature, sur l'anachronisme historique pur et simple. Cette caricature de l'histoire possède une logique différente de celle qui découle de la

<sup>9</sup> Ce type de raisonnement déductif a de quoi surprendre puisque l'enseignement et la didactique relatifs à l'histoire préconisent précisément une démarche de contextualisation où les ensembles sont privilégiés par rapport aux éléments et où le raisonnement historique prime sur toute autre forme d'appréhension et de compréhension du passé. Je remercie mon collègue André Ségal pour les précisions fournies à cet égard.



méconnaissance des faits. Elle tire principalement son origine de la dynamique relativement autonome à travers laquelle se construit sa réponse. L'exemple suivant est significatif à cet égard:

Jean Lesage voulait l'évolution de la société québécoise, donc le changement des conditions de travail. Pour cela, il fallait favoriser les syndicats jusque [dans] une certaine mesure. Jean Lesage désirait faire passer son pays d'un stade agricole à un stade plus évolué. Il devait donc promouvoir les syndicats, l'instruction obligatoires (sic). (Copie 15)

Et mieux encore:

L'arrivée de Lesage en 1960 était la fin de la période appelée «Grande Noirceur» de 1945-60. Où le chômage connaissait des hausses astronomiques, où les gens [s'interrogeaient à savoir] s'ils allaient manger ou s'ils allaient prendre leur ration de bol de soupe et de pain dans des oeuvres de charité un peu partout à travers le Canada. [...] Car ceux [les travailleurs] qui étaient sans emploi ne pouvait (sic) bénéficier (sic) d'assurance-chômage ou bien de l'assistance sociale. Lesage a permis l'intégration de la femme au travail. Duplessis, lui, favorisait l'installation de multinationales au Québec et pendant ce temps les États-Unis exploitaient nos ressources naturelles à leurs profits (sic). Lesage a été vraiment l'instigateur de la Révolution tranquille amorcée en 1960. (Copie 32).

Dans ces deux exemples, l'expression «C'est le temps que ça change!» détermine tout le développement des réponses. Elle est l'expression clé à partir de laquelle les deux sociétés sont envisagées et interprétées. L'image du passage d'un stade agricole à un stade industriel est l'exemple classique susceptible d'illustrer ce changement. Exemple qui n'a d'ailleurs de sens que par rapport à l'idée préconstruite d'un changement, puisqu'il s'agit d'une interprétation parfaitement contestable dans le cas du Québec d'après-guerre. L'affirmation voulant que les travailleurs sans emploi ne puissent bénéficier d'assurance-chômage avant 1960 et celle voulant que Lesage ait permis l'intégration de la femme au travail, sont également compréhensibles par rapport à cette idée préconstruite de changement. Elles expriment la vision de celui qui, situé à une certaine distance des époques traitées, les envisage respectivement (et rétrospectivement) par rapport à une échelle évolutive de progrès dont 1960 constitue un palier. Il y a l'avant et l'après 1960. Ce qui précède cette date est globalement mauvais; il s'agit quasiment d'une période de proto-civilisation. Ce qui suit cette date est globalement bien; il s'agit d'une période d'*aggiornamento*.

L'expression clé au centre du réseau interactif de mots à partir de laquelle est envisagée et reconstituée la société québécoise sous Duplessis est celle de «Grande Noirceur». Consacrée par l'historiographie et la sociographie québécoises, cette expression est très utilisée par les

chercheurs professionnels pour «faire image». À la longue, cette image est cependant devenue le coeur d'une interprétation scientifique. En dépit des nuances introduites pour atténuer le propos, il est étonnant de constater à quel point cette expression s'impose comme idée-force et structure le récit historique de plusieurs ouvrages et manuels utilisés par les jeunes Québécois<sup>10</sup>. Or, à partir de l'expression «Grande Noirceur» peuvent être logiquement déduits tout un ensemble de mots complémentaires pour qualifier la société québécoise d'après-guerre: traditionnelle, endormie, conservatrice, refermée, arriérée, misérable, pauvre, immobile, injuste, autocratique, etc. Avant d'avoir un rapport quelconque avec la société dont ils sont censés rendre compte, ces mots prennent leur sens par rapport à l'expression fondamentale dont ils dérivent. Ils ont une signification autonome, intrinsèque au réseau interactif auquel ils appartiennent, et relativement indépendante de la réalité empirique de l'histoire.

## 2.2 - Couples propositionnels et raisonnement binaire

La deuxième constatation générale qui ressort de l'étude des copies des étudiants est que Duplessis et Lesage sont systématiquement opposés l'un à l'autre au point où l'un est précisément l'envers de l'autre, au point où l'un est reconstruit comme l'envers de l'autre, en dépit des traits spécifiques de la personnalité de chacun des personnages. Dans les faits, il n'y a plus de personnages réels, historiques. Il y a une opposition fondamentale, abstraite et incontournable qui prend par la suite la figure de personnages. Ici, l'acteur est figurant; seule l'opposition est active. Autrement dit, c'est à partir de leur opposition irréductible que les personnages sont recomposés. Recomposés comme les deux termes inséparables d'un même espace mythologique.

Les exemples suivants serviront à expliciter ma pensée. Précisons que tous ces couples propositionnels (notion sur laquelle je reviendrai ci-après) proviennent chaque fois d'une même copie.

<sup>10</sup> Le cahier pédagogique du Concours Lionel-Groulx de 1984-1985 suggérait une longue liste d'ouvrages généraux et spécialisés à partir desquels se familiariser avec le sujet retenu. Une lecture même superficielle des têtes de sections, du contenu informatif et de l'imagerie d'accompagnement des chapitres pertinents de ces ouvrages confirme largement nos dires. Voir en particulier: *150 ans de luttes. Histoire du mouvement ouvrier au Québec (1825-1976)* (Montréal, CSN-CEQ, 1979); Roch Denis, *Luttes de classes et question nationale au Québec 1948-1968* (Montréal, Paris, PSI/EDI, 1979); Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec* (Montréal, Québec-Amérique, 1977); P.-E. Trudeau, dir., *La grève de l'amiante* (Montréal, Éditions du Jour, 1956, 1970); Jacques Lacoursière et al., *Nos racines. Le passé vivant des Québécois* (Montréal, Transmo, 1982). La rupture entre la période duplessiste et la Révolution tranquille est également évidente dans les manuels suivants: Jean-François Cardin et al., *Le Québec: héritages et projets* (Montréal, HRW, 1984); Danielle Dion-McKinnon et Pierre Lalongé, *Notre histoire* (Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1984); Jacques Lacoursière, Denis Vaugois et Jean Provencher, *Canada-Québec. Synthèse historique* (Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1970, 1976).

Duplessis a démontré plusieurs fois qu'il était du côté des patrons. De son côté Lesage appuyait les ouvriers ce qui lui valait leur coopération. (Copie 2)

Jean Lesage est modernaliste (sic) contrairement à Duplessis (qui était traditionaliste) (sic). Il veut moderniser la province et demeure très ouvert aux idées des syndicats dans le sens où c'est pour améliorer l'économie et le mode de vie au Québec. Il veut changé (sic) la façon d'administrer le Québec. Celle-ci [la Province] découvre qu'elle est arriérée par rapport aux États-Unis. Duplessis, lui, préférerait que tous les citoyens ignorent ce dont ils étaient privés. De cette façon, ils continuaient à travailler très fort et à développer l'économie du pays sans réclamer les nouvelles méthodes, les nouveaux produits et tout ce qui pouvait coûter cher à l'État. (Copie 4)

Duplessis est conservateur (pour les traditions) et est contre le nouveau mouvement qui monte en flèche: le syndicat.

Lesage est un libéral (pour la «liberté») et considère d'un bon oeil le syndicat. (Copie 5)

Jean Lesage a plus confiance dans les Québécois afin qu'ils développent eux-mêmes leur économie. Par contre, Duplessis ne croyait pas au leadership québécois et favorise la venue de capitaux étrangers. Il voulait un climat favorable aux patrons afin que les Américains soient intéressés à investir au Québec. Lesage, lui, est plus attentif et plus confiant en l'ouvrier québécois. (Copie 6)

On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

Que peut-on en dire? Il semblerait en fait que les étudiants, dans leur caractérisation des deux périodes ou des deux personnages, raisonnent dans le cadre d'une structure binaire dont les éléments sont indissociablement liés. Ce raisonnement donne lieu à l'apparition de couples propositionnels. Cette notion désigne la mise en rapport de deux propositions affirmatives dont l'une, dans le cas qui nous occupe ici, est l'inverse pratiquement exact de l'autre. La frontière entre chaque proposition est, dans le cadre de cette structure de raisonnement, pratiquement étanche. Autrement dit, ce raisonnement laisse peu de place à la nuance et au doute. C'est blanc ou noir, clair ou opaque, bon ou mauvais. Lesage ne saurait posséder une seule caractéristique le rapprochant de Duplessis, puisqu'il est son inverse. De même pour Duplessis vis-à-vis de Lesage. De même pour chaque période, l'une par rapport à l'autre.

Cette façon d'envisager la société québécoise à deux moments de son histoire trouve son origine dans l'assimilation plus ou moins inconsciente du paradigme de l'opposition. C'est sur la base de ce paradigme, véritable axiome de la connaissance, que sont ensuite reconstituées les deux sociétés. Je dis deux sociétés car il n'y a aucune commune mesure

entre elles. Elles sont tout à fait étrangères l'une à l'autre, coupées, irréconciliables. La possibilité d'une quelconque transition, d'un «fondu enchaîné» pour emprunter au cinéaste son vocabulaire, ou d'une gradation des changements, est exclue. Cette gradation est d'ailleurs impensable dans les limites du paradigme. L'exemple suivant sert bien à faire ressortir l'instantanéité du changement introduit par l'arrivée au pouvoir de Jean Lesage en 1960: «Durant son règne, Duplessis démontra sa vive opposition aux syndicats. [...] Mais arriva la Révolution tranquille avec Jean Lesage et son parti dynamique.» (Copie 17)

Dans ce couple propositionnel, la rupture entre les deux périodes est totale. Présenté comme un sauveur, Lesage n'a pas de racine avec le passé. Il apparaît, bouscule, rénove: *Veni, vidi, vici*. Sans exagérer et sans fabuler, on peut dire que le raisonnement présent dans l'exemple mentionné ci-haut s'apparente étrangement au discours héroïque (écrit ou imagé) qui traverse immanquablement toute la littérature et toutes les séries télévisées mettant en scène des bons et des vilains. Batman et Robin n'étaient-ils pas ces dynamiques coéquipiers qui, arrivant soudainement mais toujours au bon moment sur les lieux d'une quelconque conspiration, y mettaient fin par leur intelligence, leur force d'inspiration et leur volonté inébranlable d'améliorer la société? Lesage n'est pas Batman et Duplessis n'est pas le Jocker. En tant que personnages recréés sur la base de l'opposition irréductible qui les sépare, ils deviennent cependant des figures au contenu légendaire semblable.

### 2.3 - La trame mythologique du récit

La troisième constatation découlant de l'étude du corpus de copies disponibles est la suivante: à plusieurs égards, le raisonnement des étudiants apparaît modulé suivant une vision téléologique de l'histoire du Québec et structuré en fonction d'une mythologie politique dont les trois termes principaux sont: la conspiration, le sauveur et l'âge d'or. On sait à quel point cette mythologie est fréquente dans l'histoire des communautés humaines pour ordonner et orienter leur destin collectif.

Nous définirons à l'avenir les termes de cette mythologie comme des sociogrammes<sup>11</sup>. Nous entendons par là des schémas, des moules, des idées, des discours, des trajectoires à travers lesquels les individus perçoivent et reconstituent leur destinée, celle de leur communauté immédiate et celle de leur société globale. Un sociogramme peut être défini comme un préconstruit narratif, culturel, historique, dont les origines et les conditions de formation sont souvent difficiles à cerner, et qui organise, structure, moule et meuble les espaces d'oubli de la

<sup>11</sup> Voir à ce propos Régine Robin, «L'histoire orale rend-elle la parole à ceux qui en sont privés ou le récit de vie est-il un lieu hors-pouvoir?», communication présentée au Cinquième colloque international d'histoire orale, Barcelone, mars 1985.

mémoire individuelle et de la culture personnelle. Il existe une multitude de sociogrammes qui traversent et organisent les discours individuels et les discours sociaux: le sociogramme du prof. débordé qui n'arrête jamais; le sociogramme du p'tit gars sans ressources qui, à force de travail et de sacrifices, réussit et atteint finalement les plateaux les plus valorisés de la hiérarchie sociale; le sociogramme du conspirateur et du traître démasqué par un héros salvateur auquel s'identifie toute une communauté et qui, en établissant un nouvel ordre, inaugure un âge d'or. Il serait intéressant de voir comment l'interprétation conventionnellement acceptée de l'histoire québécoise d'après-guerre, celle que l'on retrouve dans le récit scientifique et dans le récit de fiction, s'inspire précisément de cette dernière chaîne sociogrammatique. Entre une interprétation à structure sociogrammatique et le vécu objectif de l'histoire, la ligne de démarcation est loin d'être claire. «L'opposition entre la mythologie et l'histoire n'est pas tranchée», a déjà dit Claude Lévi-Strauss<sup>12</sup>. Le sociogramme s'enracine en effet dans une certaine forme de réalité historique qu'il recompose cependant, à la suite d'un processus continu de transmutation de l'imagerie légendaire à la véracité des faits, en une configuration spécifique, originale de savoir. Étudier la dynamique de ce processus de transmutation n'est pas l'objet de cet article. Notre but est simplement de révéler la correspondance entre le récit des étudiants et la structure d'une mythologie politique.

### 2.3.1 - *Le sociogramme de la conspiration*

La conspiration est l'un des sociogrammes dominants organisant les réponses des étudiants. Cette conspiration prend ici un contenu particulier: la collusion entre Duplessis, les capitalistes, les multinationales, la police et l'Église contre les ouvriers et les citoyens et ce, à la défaveur des véritables intérêts du Québec. Revu à travers ce sociogramme, Duplessis est recomposé comme un dictateur assoiffé de pouvoir absolu (personnage quasiment «possédé»), injuste, laissant les patrons abuser des employés, arrogant, haineux et manipulateur, fermé et bouché, désireux de laisser la société dans la pénombre, autoritaire et entêté, considérant les travailleurs d'industrie comme un outillage dont on n'a à tenir compte ni de la santé ni des sentiments. Ces qualificatifs ne sont pas de mon invention mais proviennent de la lecture des copies.

<sup>12</sup> Claude Lévi-Strauss, *Myth and Meaning* (Toronto, Schocken Books, 1978); *Paroles données* (Paris, Plon, 1984), 150-157. Travaux cités par B. Jewsiewicki, «Le récit de vie entre la mémoire collective et l'historiographie», dans Jacques Mathieu, dir., *Étude de la construction de la mémoire collective des Québécois au XXe siècle. Approches multidisciplinaires* (CÉLAT, coll. «Les Cahiers du CÉLAT», no 5, 1986), 71-97.

Il est intéressant d'établir un rapprochement entre cette composition historique, composition d'un personnage et à travers lui d'une société, et ce que Raoul Girardet appelle le mythe de la conspiration. L'idée n'est pas ici de procéder à des associations grotesques ou de tenter des mises en parallèle qui n'existent que dans mon imagination. Force est de dire cependant qu'entre la composition historique et le mythe, il existe une certaine «permanence de la construction morphologique», une «identité de structure» assez invraisemblable<sup>13</sup>.

Ainsi, le mythe de la conspiration se structure autour d'un ensemble de caractéristiques à peu près invariables: le secret des machinations; la corruption, l'avilissement et les préoccupations manoeuvrières des acteurs mis en scène; la présence d'envahisseurs étrangers au service desquels s'exécutent des agents locaux; la mainmise des conspirateurs sur les principaux lieux de contrôle et de pouvoir d'une communauté (journaux, institutions financières, gouvernement).

Tentons maintenant le rapprochement avec l'interprétation proposée par les étudiants du duplessisme.

Véritable agent des multinationales étrangères désireuses d'exploiter les ressources naturelles et humaines du Québec, Duplessis règne en autocrate sur une société qu'il empêche de se réaliser et dont il limite les horizons de pensée. Contrôlant les destinées du gouvernement (n'est-il pas le «Chef» incontesté?), il muselle la presse, manipule la police et agit de collusion avec ses «amis» les capitalistes. Ses manoeuvres l'amènent à transiger avec le haut clergé dans le secret des officines du parlement et des églises. Son pouvoir est assuré par la manipulation du vote rural et par le recours à des tactiques déloyales qui rendent compte d'un avilissement assez évident des moeurs électorales. Affublant ses adversaires (réels ou potentiels) de qualificatifs excessifs (des «anarchistes»), utilisant la force pour mâter l'agitation ouvrière et menaçant d'incarcérer tous les «communistes» apparentés, Duplessis désire par-dessus tout garder la province dans une Grande Noirceur. L'arriération du Québec est gage de son maintien au pouvoir.

Certaines correspondances sont assez évidentes entre la composition historique des étudiants et le contenu du mythe de la conspiration. Évidemment, personne ne contestera l'existence d'une certaine vérité dans cette composition historique: d'ailleurs, «presque toutes ses manifestations ou expressions peuvent être mises plus ou moins directement en rapport avec des données factuelles relativement précises, aisément vérifiables en tout cas et concrètement saisissables»<sup>14</sup>. D'un autre côté,

<sup>13</sup> Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* (Paris, Seuil, 1986), 33.

<sup>14</sup> Expressions empruntées à Girardet, *ibid.*, 51.

cette composition a complètement perdu son sens historique pour acquérir une nouvelle historicité<sup>15</sup>. Duplessis est ainsi présenté comme la cause fondamentale de l'arriération de la société québécoise de l'époque. Il est l'origine immédiate ou lointaine de toutes les situations, la solution à toutes les inconnues. Il est l'évidence première et incontestable<sup>16</sup>. C'est ce qui fait que la composition est si tranchée, que les affirmations sont si claires, si absolues, si certaines. Par ailleurs, en dépit de ce que l'on pourrait croire, Duplessis est mis au centre d'un univers où la chronologie n'opère plus d'ordre. Tous les faits rapportés sont subordonnés à l'imagerie dont il est le point focal. C'est cette imagerie qui détermine les faits rapportés, leur mise en relation et l'interprétation d'ensemble proposée, et non les faits qui permettent d'aboutir à une interprétation. Ainsi, Duplessis règne sur une société traditionnelle: il s'agit d'une société agricole, une société où les travailleurs sont pauvres, une société qui évolue au ralenti. Tout observateur sait pourtant que cette représentation de la société québécoise d'après-guerre ne tient pas. Elle est néanmoins compréhensible si l'on postule le rôle déterminant de l'imagerie ou du sociogramme dans la construction de l'interprétation. Enfin, Duplessis et sa société n'existent plus que comme moment antérieur à l'avènement d'un nouvel ordre. Ils sont également définis par rapport à ce nouvel ordre, comme antithèse de ce nouvel ordre. Autrement dit, ils n'ont pas d'historicité autonome, spécifique, singulière. Ils sont le résultat négatif d'une projection de ce que sera le futur dans ce que fut leur présent.

### 2.3.2 - *Le sociogramme du sauveur*

Il s'agit du deuxième terme de la chaîne sociogrammatique organisant la reconstruction de l'histoire québécoise d'après-guerre retrouvée dans les copies des étudiants.

D'après Girardet, qui s'appuie lui-même sur les constatations de Dumézil, d'Éliade et de Lévi-Strauss, le mythe du Sauveur se structure autour des caractéristiques suivantes: au départ se trouve un personnage

<sup>15</sup> Dans son article déjà cité, B. Jewsiewicki définit l'historicité de cette façon: «L'historicité, c'est surtout une valeur spécifique accordée à la durée où s'inscrit et où prend un sens non seulement l'événement mais aussi le devenir (et donc l'identité) individuel. La conception cyclique [...] de la durée n'exclut pas l'historicité, elle implique une autre lecture sociale que la conception linéaire. L'historicité est une grille de lecture des événements et des trajectoires des acteurs dans une relation diachronique. Elle est donc aussi un code de lecture du présent (ce qui est en train de se produire) à la lumière d'une mémoire collective (un discours sur le passé présent) et, à travers l'imaginaire social, un code sémantique d'invention du futur.», 79.

<sup>16</sup> Cette identification de Duplessis comme la source originelle de tous les maux était un trait majeur du discours des opposants les plus visibles au duplessisme. En témoigne la citation suivante: «Mais derrière ces évêques, ces prêtres, ces supérieurs d'ordres et de congrégations, derrière ces recteurs d'universités, ces présidents de compagnies et ces patrons d'usine, à l'origine des refus et des calamités, nous retrouvons toujours le même homme: Maurice Duplessis, premier ministre du Québec.» Gérard Pelletier, *Les années d'impatience (1950-1960)* (Montréal, Stanké, 1983), 61.

(presque toujours un homme), qui sent monter vers lui l'attente de tout un peuple las de l'inertie, de la médiocrité et de la banalité quotidienne. Soucieux d'élever ce peuple, de l'aider à se dépasser, il cristallise autour de sa personne de puissantes poussées d'émotion, d'attente, d'espoir et d'adhésion. Véritable météore de l'histoire, il est l'archétype du visionnaire. Il est celui qui sait guider son peuple vers le chemin de l'avenir. Homme providentiel, magnifique combattant, initiateur remarquable, il refuse de se soumettre au destin. Il est l'expression des besoins de son peuple à un moment de son histoire. Il s'impose comme un modèle, mais comme un modèle suffisamment proche pour que chacun puisse espérer et tenter de se reconnaître. Son arrivée bouleverse la monotonie de la vie quotidienne, brise les vieux interdits, inverse les règles communément admises, libère les forces trop longtemps contenues. Son passage établit une ligne de rupture définitive avec le passé. S'instaure dès lors un ordre nouveau, qui marque les débuts d'un âge d'or.

Refaisons maintenant l'exercice de rapprochement avec le contenu des copies étudiantes. Allons-y de quelques exemples:

Quand [Lesage] fit son apparition en promulguant le slogan «C'est le temps que ça change», la population voyait en lui l'homme posé qui serait de leur côté et ce fut la RÉVOLUTION TRANQUILLE. [...] Jean Lesage fut un des grands de la Province de Québec puisqu'il fit avancer le Québec d'un grand pas par son institution de changement. (Copie 2)

Enfin pour terminer, je souligne qu'on peut reconnaître Jean Lesage comme quelqu'un d'important dans l'Histoire parce qu'il a su faire avancer le Québec d'un grand pas dans le monde du travail. (Copie 3)

[Jean Lesage] était conscient du fait que le syndicalisme était nécessaire à l'évolution et à l'amélioration des conditions de vie de la société en général. [...] Jean Lesage, près de la population et de ses besoins, prit donc les mesures nécessaires pour remédier au manque vital de services à la population. (Copie 7)

De son côté, Lesage tente de redresser le Québec des années Duplessis (comme il se plaisait à répéter...) Il désire laisser plus de place aux citoyens; être un vrai démocrate en province DÉMOCRATIQUE. [...] Il fut l'un des plus grands premiers ministres de l'histoire du Québec, l'ayant mené durant la Révolution tranquille. Au moment où certaines couches de la société québécoise semblent s'éveiller; citons par exemple l'éveil des intellectuels. (Copie 9)

Lesage voulait faire découvrir le monde aux habitants, les faire vivre tous les événements du monde. Grâce à la communication avancée (ex.: télévision, radio, journaux), les gens découvrirent toute l'importance de l'information qui se présentait à eux. [...] Jean Lesage a été celui qui a changé la façon de voir les choses



des habitants. Il a aidé les autres à prendre conscience de la valeur qu'ils avaient sur le plan politique et économique. (Copie 10)

Il faut aussi se placer à l'époque de la Révolution tranquille et de la situation économique. La société sortait de la «grande noirceur» et était en profonde mutation et elle était ouverte, ainsi que son chef, à toutes les idées. (Copie 14)

Avec Lesage, c'était différent. Il semble qu'il comprenait l'importance [...] (Copie 22)

Lesage était beaucoup plus humaniste que Duplessis et il considérait les travailleurs comme des êtres humains et non des machines. Il comprend que les travailleurs revendiquent leurs droits et veulent des conditions de travail plus viables [...] Lesage était plus près des besoins des travailleurs: il a vu à quel point les travailleurs étaient exploités par les compagnies et il a voulu les aider. (Copie 30)

Le portrait de Lesage qui se dégage de ces citations est exemplaire. Il correspond pratiquement en tous points au héros du mythe mentionné plus haut. Faisant preuve d'une compassion extraordinaire envers les travailleurs exploités qu'il sait écouter et particulièrement conscient des besoins du Québec, il refuse de laisser la destinée de la province aux mains des étrangers ou à celles des capitalistes. Il sait ce qui est bon, comprend les choses et connaît déjà les solutions à apporter pour changer la situation. Son projet est limpide et incontestable: rénover, moderniser, éveiller, mettre un terme à la Grande Noirceur, sortir la société québécoise de sa pénombre. Ce projet correspond au désir du peuple, qui met toute sa confiance en Lesage. À son tour, celui-ci l'aide à se dépasser, à prendre conscience de sa valeur.

Encore une fois, l'enchevêtrement de la réalité des faits et du discours sociogrammatique est évidente ici en ce sens que le portrait composé de Lesage peut être mis en relation avec des données connues et assez précises. La biographie rédigée par Thomson est assez révélatrice à cet égard. Mais, comme dans le cas de Duplessis et pour les mêmes raisons, cette composition a perdu son sens historique pour acquérir une nouvelle historicité, un sens mythique. Ainsi, le personnage composé est un symbole à travers lequel s'exprime une vision cohérente et complète du destin collectif d'une communauté. Ses actions, réifiées, ne portent pas la marque d'une recherche tâtonnante et souvent frustrante de solutions. Sujet connaissant, Lesage sait quoi faire et maîtrise *a priori* l'inconnu. Acteur au-dessus de tout, il incarne la solution, comme Duplessis incarnait les maux. Il est l'évidence axiomatique du changement, comme Duplessis était celle de l'arriération. Les deux extrêmes d'un même espace mythologique...

### 2.3.3 - *Le sociogramme de l'âge d'or*

Il s'agit de l'aboutissement conséquent de la trilogie sociogrammatique organisant la reconstruction de l'histoire québécoise d'après-guerre proposée par les élèves dans leurs copies.

L'imagerie de l'âge d'or tend à affirmer sa cohérence, selon Raoul Girardet, autour de deux axes principaux:

- celui de la chute et de la dégénérescence d'un ordre, d'une forme sociétale;
- celui du passage à un état de lumière où les valeurs essentielles qui se manifestent sont celles de l'innocence et de la pureté d'une part, celles de l'amitié, de la solidarité et de la communion d'autre part.

Dans la majorité des cas cependant, ce passage consiste en un retour vers l'harmonie du «temps d'avant», temps de pureté originelle, de simplicité et de bonheur, temps sûr qu'il importe de retrouver, et non en une avancée vers quelque chose d'autre. C'est le présent qui est vil et le passé qui était paradisiaque. Dans le cas québécois, ce mythe, qui s'énonce sous la forme du discours sociogrammatique de la société agricole, a été amplement repris par une fraction du haut clergé et de l'élite intellectuelle des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, apeurée devant la perspective de l'émigration canadienne-française vers les États-Unis, de la dégénérescence apparente des moeurs en milieu urbain et de la transformation des rapports sociaux. Cette réification du temps passé est cependant l'envers exact du discours sociogrammatique structurant la perception et l'interprétation de cet épisode que l'on appelle la Révolution tranquille. Dans ce cas, c'est en effet le passé qui est désenchanté et le présent qui est totalement purgé de ses contradictions pour être présenté comme un moment d'extase collective. Passage intense et rapide vers une modernité régénératrice, la Révolution tranquille est également une époque de réhabilitation morale, de redécouverte des valeurs collectives, d'apaisement des conflits, d'évanescence relative de cette idée fixe des capitalistes: la recherche à tout prix des profits.

Comment expliquer cette apparente digression par rapport à la morphologie conventionnelle du mythe de l'âge d'or? En fait, un mythe est une construction sociale qui organise et légitime les aspirations du groupe l'utilisant ou le réinventant, c'est-à-dire lui donnant un contenu et un sens spécifiques. Produit d'une élite technocratique se voulant l'expression même de la modernité et l'aboutissement d'un continuum téléologique dont le progrès est la veine jugulaire, la période duplessiste, antérieure, devait être présentée comme une époque ténébreuse, un monde à quitter. Elle devait être reconstituée comme la contre-société de celle qui s'établissait dorénavant<sup>17</sup>. C'est la raison pour laquelle

<sup>17</sup> J. Létourneau, *op. cit.*

l'âge d'or n'est pas ici celui d'un retour sûr vers le temps d'avant, mais le changement salutaire, l'approfondissement de la modernité, l'exploration des voies ouvertes. Comme dans le cas du mythe, qui associe implicitement retour et redécouverte des origines, recommencement bienheureux, la Révolution tranquille marque cependant un début, une renaissance, le «temps des choix», a dit Gérard Pelletier dans un ouvrage récent. Mil neuf cent soixante est définitivement consacré comme la date où tout s'amorce, comme le moment où naît le Québec moderne.

Cette façon d'envisager la Révolution tranquille comme un âge d'or se retrouve dans toutes les copies analysées. Il serait trop long de citer des exemples. La perception qui se dégage des propos des étudiants est cependant la suivante: la période inaugurée par Jean Lesage est marquée par une coopération entre l'État et les syndicats. Optimiste, moderniste, humaniste, intelligent et ouvert, Lesage sait parler aux travailleurs dont il désire le mieux-être. Il accorde une grande confiance aux syndicats vis-à-vis desquels il n'utilise jamais la violence. Il est en outre attentif aux problèmes de la population, dont il est près. Réjouie d'avoir élu ce gouvernement, celle-ci voit d'ailleurs ses conditions de vie et de travail s'améliorer. Particulièrement conscient des solutions à apporter aux problèmes que doit affronter le Québec, Lesage sait quoi faire dès son arrivée au pouvoir. Au cours de son mandat, l'éveil de la population s'accroît, les syndicats peuvent contribuer positivement à l'évolution sociale, la haute finance et les capitalistes ne sont plus privilégiés comme ils l'étaient sous Duplessis. Lesage met fin à l'exploitation des travailleurs par les patrons. «Ne nous surprenons donc pas du grand essor qu'a pris la société québécoise sous son règne.» (Copie 24) Désireux de créer une société nouvelle, Lesage, à la tête d'un gouvernement collégial, accélère littéralement l'histoire. «Tout était possible», «tout était en effervescence». (Copie 33)

Cette reconstitution de la société québécoise sous Lesage est intéressante à analyser. Trois points ressortent:

- l'absence de conflits et la primauté des collaborations;
- la fin du règne du capital et l'avènement d'un temps de grâce pour les travailleurs;
- la naissance d'une société rassemblée, unie, participant d'un même projet.

En fait, cette reconstitution procède d'une vision béate et idéalisée d'une période historique aux contours bien définis, celle qui va de 1960 à 1966. Le temps empirique de l'enchaînement imprévisible et incompréhensible des faits et des actions est ici dissout au profit d'un temps de référence, d'un modèle inconsciemment proposé d'organisation collective qui se structure autour de trois axes: la collaboration des acteurs sociaux sous un gouvernement responsable; le règne de la majorité;

l'adhésion à un projet unitaire. C'est ce modèle sociétal, sociogramme de l'âge d'or, qui ordonne les éléments d'information (véridiques ou pas, vérifiables ou non) qui entrent dans la composition historique de la Révolution tranquille que nous avons ici. Cette ordonnance, qui introduit de la cohérence dans l'interprétation, a préséance sur l'information véhiculée. Celle-ci s'apparente à de la chair accrochée à des supports. Le résultat est que la Révolution tranquille apparaît comme l'envers exact de la Grande Noirceur. Elle est l'état de grâce enfin trouvé. Elle est la rupture avec un passé définitivement révolu.

### CONCLUSION

L'étude systématique des copies déposées dans le cadre du Concours Lionel-Groulx de 1984-1985 nous a permis d'accéder à la mémoire qu'ont les jeunes Québécois du passé collectif de leur communauté.

Il est intéressant de voir comment s'articule cette mémoire: en fonction d'un raisonnement très déductif où toute l'information s'organise suivant des jeux d'associations d'idées; autour d'une opposition irréductible entre Maurice Duplessis et Jean Lesage, acteurs recomposés comme personnages mi-historiques, mi-fictifs, et à partir desquels deux tranches d'histoire sont par la suite reconstituées; suivant une trame mythologique dont les sociogrammes clés sont ceux de la conspiration, du sauveur et de l'âge d'or.

Il est également captivant de voir quel contenu idéal meuble cette mémoire. Au-delà des informations proprement empiriques plus ou moins justes, peu nuancées et souvent simplistes qui la composent, elle reprend, sous une configuration particulière, les idées-forces d'un récit de l'histoire qui prédomine explicitement dans la prose d'idées et implicitement dans une grande partie de la littérature scientifiée<sup>18</sup> que ces jeunes ont pu consulter. Tant par ses articulations et son contenu que par sa trame et ses configurations discursives, cette mémoire est en effet imbibée des discours sociaux, celui du mouvement social de la technocratie en particulier, qui ont traversé l'espace culturel des Québécois au cours des années 1950 et 1960<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> Néologisme voulu introduisant l'idée qu'en dépit des dissymétries dans les énoncés qui les composent, le récit historique est phénoménologiquement inséparable du récit de fiction; «que le «réel» produit par l'historiographie est aussi le légendaire de l'institution historique» (De Certeau); qu'envisager le savoir scientifique en dehors de la doxa hégémonique d'une époque est trahir la complexité de la communication sociale. À ce sujet, voir Paul Ricoeur, *Temps et récit* (Paris, Seuil, 1983-85), 3 volumes; Michel De Certeau, «L'histoire, science et fiction», dans David Carr et al., *La philosophie de l'histoire et la pratique historique aujourd'hui* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982), 19-40; Bogumil Jewsiewicki, cité plus haut; Jürgen Habermas, *The Theory of Communicative Action* (Boston, Beacon Press, 1985-87), 2 volumes.

<sup>19</sup> Nous désignons ici par technocratie l'ensemble de ceux et celles qui se définissent en opposition au système de valeurs porté et supporté par le régime duplessiste, qui adhèrent à l'idée

Certes, les faits rapportés par les étudiants dans leurs réponses se sont révélés, la plupart du temps, réalistes. Parlant de l'attitude du gouvernement Duplessis envers les syndicats, plusieurs ont cité les grèves d'Asbestos et de Murdochville pour illustrer le caractère disciplinaire de la politique ouvrière pratiquée par l'Union Nationale. Tous ces épisodes sont vérifiables; mais ils sont également porteurs d'une symbolique historique qui dépasse largement leur dimension factuelle. Leur résonance dans la mémoire collective (à laquelle donne largement écho, par le biais de certaines idées-forces, la production historiographique) explique en partie leur choix, par les étudiants, comme «éléments de démonstration». Il serait probablement incorrect de prétendre, toutefois, qu'il y a correspondance exacte entre le contenu des épisodes cités par les élèves et la réalité empirique des faits. Luisa Passerini le rappelait avec insistance: «Le terrain de la mémoire est loin d'être la reproduction de la réalité sociale. Elle est médiation symbolique et élaboration de sens.»<sup>20</sup>

En fait, les représentations du passé retrouvées dans les copies des participants au Concours Lionel-Groulx posent de sérieuses et d'intéressantes questions aux chercheurs. Elles traduisent vraisemblablement l'assimilation par les étudiants d'une conscience de la durée, d'une mémoire sociale et d'un régime de vérité historique produit par le mouvement social de la technocratie dans le sillage de sa formation et de son ascension. Elles rendent compte également de leur adhésion à une hégémonie de sens et à un espace du pensable précisément élaborés par ce mouvement.

Certes, cet article n'a jamais eu pour objectif d'établir un rapport explicite entre le récit proposé par les étudiants de l'histoire du Québec et le récit proposé par la technocratie de sa propre histoire, confondue avec celle de la Province. Mais il ouvre les portes en ce sens. S'interroger sur le contenu d'une mémoire du passé, chercher à en faire l'inventaire, c'est poser le problème des conditions de sa formation.

Il est toujours possible de refuser ce défi en prétendant que le récit étudiant n'est qu'une forme caricaturée, mal assimilée ou même faussée d'un ensemble d'interprétations crédibles, nuancées, scientifiques. Ou que ce récit n'est qu'une transposition simplifiée, par des jeunes dont le langage tend précisément à accentuer les différences, d'éléments d'information moins tranchés. Et de réduire ainsi le problème à des

---

de modernité telle que l'énonce l'élite intellectuelle «progressiste», et qui, ultimement, sont à la recherche de solutions de rechange au projet de société défini par les théoriciens de la survivance. La technocratie, dans cette perspective, n'est pas une catégorie professionnelle ou une classe sociale mais bien plutôt un *mouvement social*.

<sup>20</sup> Luisa Passerini, «Inventaire de la mémoire à Turin», dans *Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent*, 6 (décembre 1981): 42.

vices d'apprentissage, à une question d'âge ou de compétence, ou encore aux difficultés que pose la restitution des acquis de lectures et de discussions. Sans vouloir nier ces hypothèses, nous ne croyons pas qu'elles permettent de porter la réflexion et l'analyse suffisamment loin. Il nous apparaît plutôt que la mémoire du passé retrouvée dans les copies des étudiants exprime une sélection de logiques immanentes au complexe discursif de la technocratie. Ces sélections de logique, cohérentes les unes par rapport aux autres et raisonnables, sont constitutives d'un régime de vérité. C'est ce régime de vérité que nous retrouvons, exprimé sous une configuration particulière, dans les copies des étudiants.

Comprendre les conditions de formation de ce régime de vérité nous entraîne loin du sujet de notre article. Elle nous oblige en effet à étudier la problématique à travers laquelle l'histoire du Québec commence à être réenvisagée au cours des années 1950 par une élite intellectuelle qui s'attribue une ascendance de raison sur le destin collectif d'une communauté<sup>21</sup>. Elle nous oblige également à voir comment, dans le sillage de sa formation, la technocratie élabore son temps de référence, bâtit la science historique de son «Moi» à travers la négation de l'«Autre», entreprend l'exorcisation d'un péché originel, le duplessisme, compose son langage à travers lequel tout est par la suite nommé et identifié, construit sa mémoire offensive et défensive, et confond son histoire avec celle du Québec. Ces hypothèses méritent d'être développées et précisées. Mais elles constituent à moyen terme un programme de travail stimulant.

De façon implicite, l'étude que nous avons réalisée ici interroge l'enseignant et le chercheur dans leurs pratiques intellectuelles, dans l'assurance innocente qu'ils développent trop rapidement à l'égard de la démarche scientifique, et dans les limites du savoir qu'ils ont contribué à produire au cours des trente dernières années. La mémoire qu'ont les jeunes Québécois du passé de leur collectivité est en effet représentative d'un consensus d'époque dont les discours scientifiques sont tributaires et dépositaires. Elle rend compte de la problématique générale ayant nourri, à des degrés divers, le récit historique, le récit de fiction, la prose d'idées et la production artistique d'une partie importante de ceux et celles qui, ensemble et singulièrement, ont construit le *champ culturel* québécois. Cette problématique est celle du passage de la société traditionnelle à la société moderne.

---

<sup>21</sup> Or cerner une problématique, comme le rappelait justement Marc Angenot, est une entreprise gigantesque. Elle consiste à mettre en connexion les champs littéraires, les champs scientifiques, le champ philosophique, les discours politiques, la presse et la publicistique, tout ce qui s'écrit et se diffuse dans des lieux particuliers. Voir son article, «Le discours social: problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique*, 2,1 (avril 1984): 19-44.

De ce point de vue, la conséquence que nous tirons de notre analyse en vue de recherches ultérieures est assez claire: le récit des étudiants et le récit des scientifiques (celui des historiens et des sociologues en particulier) appartiennent, en dépit de leurs dissemblances et de leurs dissymétries, à un même espace de raison et de raisonnement. Ils possèdent une unité paradigmatique. Ils sont pénétrés d'une même doxa. Ils participent du même espace de la communication sociale. Ils sont constitutifs d'un même régime de vérité.

Accepter cette thèse, que nous énonçons ici sous une forme provisoire, c'est reconnaître le caractère historiquement daté de notre compréhension du passé québécois. C'est aussi peut-être se donner les moyens de produire une autre mémoire de ce passé, décantée de l'*historicité de la technocratie*.